Version postprint. Paru dans Sidonie Verhaeghe (ed.), *Anarchisme et sciences sociales. Actes du colloque de Lille - mars 2018*, Atelier de création libertaire

# L'émancipation avec et par la science ? Penser les liens entre anarchisme(s) et sciences sociales.

**Samuel Hayat et Sidonie Verhaeghe (CERAPS)**

Ces dernières années, les approches de la réalité sociale d'inspiration libertaire, voire franchement anarchiste, ont acquis une visibilité nouvelle. Les catastrophes sociales et environnementales engendrées par le développement sans frein du capitalisme, les transformations néolibérales de l'Etat, le retour des cléricalismes et la montée des autoritarismes jusqu'au cœur des démocraties libérales ont rendu bien plus audible la critique radicale adressée par les anarchistes au capitalisme, au productivisme, aux religions et à l'Etat. Dans les mondes intellectuels, la fin de la domination du marxisme à gauche n'a pas seulement permis à la « pensée tiède[1] » de s'imposer. Elle a aussi amené les personnes travaillant à repenser les modalités de transformation radicale et émancipatrice du monde social à chercher dans l'anarchisme de nouvelles armes. Ce regain d'intérêt s'inscrit dans la continuité du développement des recherches sur l'anarchisme initié dans les années post-1968, dont témoignent Jean Maitron (1969, 1973, 1978) et René Bianco (1988) dans leurs bulletins bibliographiques sur l'anarchisme publiés dans *Le Mouvement social*. Des colloques se sont tenus à Lyon, Grenoble et Toulouse, organisés par un réseau de recherche articulé autour d'une maison d'édition basée à Lyon, l'Atelier de création libertaire, qui publie aussi cet ouvrage : « Autour du pouvoir » (1984), « Au-delà de la démocratie » (1986), « Anarchica. Réflexions sur l'inégalité sexuelle » (1987), « La culture libertaire » (1996), « Les incendiaires de l'imaginaire » (1998), « L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires » (1998), « Philosophie de l'anarchie. Théories libertaires, pratiques quotidiennes et ontologie » (2011), « La presse alternative : entre le culture d'émancipation et les chemins de l'utopie » (2012). Les mouvements anarchistes font l'objet d'une attention renouvelée, jusqu'à l'émergence récente, certes encore modeste, des *Anarchist Studies*[2]. De nouveaux réseaux se constituent, comme celui des géographes et géographies anarchistes (qui ont tenu leur colloque en 2017 à Reggio Emilia, en Italie, et en 2019 à Rabastens, en France), ou le séminaire Etape (Explorations théoriques anarchistes pragmatistes pour l'émancipation)

[1] Perry Anderson, *La pensée tiède. Un regard critique sur la culture française*, Paris, Seuil, 2005.

[2] On peut ainsi noter l'apparition en 1993 de la revue *Anarchist Studies*, puis dans les décennies suivantes de sections dévolues à l'anarchisme dans les associations de science politique, de collections dédiées dans les presses universitaires, puis de groupes de recherche comme le Anarchist Research Group de l'université de Loughborough. Ces initiatives viennent s'ajouter aux Centres internationaux de recherches sur l'anarchisme (CIRA) de Lausanne et de Marseille, respectivement fondés en 1957 et 1965.

initié en 2013[3], qui s'inscrit dans la tradition scientifique du séminaire[4], jusqu'alors absente chez les anarchistes français.

Cependant, les relations entre anarchisme et sciences sociales, ce qu'ils se doivent et ce qu'ils se font, font rarement l'objet d'une discussion – limitant par là les possibilités d'émergence, sinon d'une science sociale anarchiste, en tout cas d'un dialogue entre celles et ceux qui entendent faire des sciences sociales en anarchistes. Cet ouvrage entend donc proposer une série d'itinéraires possibles, allant de l'anarchisme aux sciences sociales, ou le contraire, une série de chemins, parfois directs et parfois obliques, tantôt empiriques et tantôt théoriques, liant ces galaxies intellectuelles et politiques. Certains de ces chemins partent de l'anarchisme pour penser une façon de faire des sciences sociales : dessiner une philosophie de l'histoire anarchiste (Francis DUPUIS-DÉRI) ou une anthropologie anarchiste (Pierre-André JARRILLOT, Guillaume DE GRACIA), élaborer une analyse anarcha-féministe du contrôle spatial dans le couple (Marion TILLOUS) ou une approche anarchiste de l'engagement ethnographique (Annalisa LENDARO). D'autres textes viennent poser la question de l'anarchisme aux sciences sociales, afin de montrer les affinités, parfois refoulées, entre anarchisme et philosophie politique (Manuel CERVERA-MARZAL), d'établir un pont entre anarchisme et sociologie de la connaissance (Erwan SOMMERER), de proposer une interprétation ethnographique des groupes humains à liens faibles comme des communautés anarchiques (Charles MACDONALD), ou encore de retrouver, en libertaire, la tension entre Gabriel Tarde et Pierre Bourdieu (Philippe CORCUFF). Enfin, d'autres textes se donnent l'anarchisme pour objet et tentent d'en proposer une analyse nouvelle, grâce aux outils des sciences sociales, que ce soit par la relecture de la circulation internationale de l'anarchisme et des anarchistes au prisme de l'histoire coloniale (Costantino PAONESSA), ou par la généalogie de l'écologie sociale de Murray Bookchin (Philippe PELLETIER). Sans écraser la diversité de ces approches et de ces objets, on peut néanmoins tenter d'en tirer quelques fils, quelques premiers jalons pour saisir les rapports entre anarchisme(s) et sciences sociales.

**Que peuvent dire les sciences sociales aux anarchistes ?**

Cet ouvrage est tiré d'un colloque, qui s'est tenu à Lille en mars 2018. Sa forme – une série de communications, en temps limité, suivies de questions-réponses avec le public –, sa

[3] Et dont plusieurs contributions sont réunions dans *Explorations libertaires. Pour une pensée critique et émancipatrice*, Lyon, Atelier de création libertaire, 2019.
[4] A ce sujet, voir le numéro de *Raisons politiques* sur les « Pratiques du séminaire » (n°71, 2018/3).

localisation – une belle salle au sein de la faculté de sciences juridiques, sociales et politiques de l'Université de Lille –, ses intervenant.es – des universitaires réalisant ou ayant réalisé des thèses –, tout cela a fait de l'événement une manifestation indubitablement *scientifique*, ne s'inscrivant ni au sein du mouvement anarchiste, ni dans des manières anarchiques ou anarchistes de discuter ou de s'organiser. Même en mettant de côté provisoirement la question des formes de transmission des savoirs, il n'y a rien d'évident à ce que les sciences sociales et l'anarchisme puissent parler un langage commun. L'anarchisme naît non dans des colloques, mais au sein du mouvement ouvrier, plus particulièrement au sein de la Première Internationale, comme un courant opposé aux tentatives centralisatrices menées par son conseil général sous l'égide de Karl Marx et à l'obligation faite aux sections d'engager la lutte pour le contrôle de l'appareil d'État. Les résolutions du Congrès de Saint-Imier (15-16 septembre 1872), véritable acte de naissance de l'anarchisme organisé affirment la centralité du travail productif : l'émancipation n'est pas indexée à la découverte des lois organisant la société, elle naît de « l'organisation libre et spontanée du travail » (4ème résolution[5]). C'est là un point crucial : pour les anarchistes, il faut avant tout débarrasser la société de l'autorité (celle, politique, de l'État, celle, économique, du capitalisme et celle, spirituelle, de l'Église) pour réaliser une société émancipée. Il n'est pas besoin de science sociale, car l'état naturel des humains est la liberté – d'où l'intérêt des anarchistes pour les sociétés sans État, qui sont aussi généralement des sociétés sans science au sens d'une activité séparée d'étude de la société.

Cela signifie-t-il alors que les sciences sociales n'ont rien à apporter aux anarchistes ? Peut-être bien, mais on peut mettre à cela trois bémols. Le premier est que, dans une société soumise à différents pouvoirs, faire une science de ces pouvoirs, la manière dont ils s'exercent, les mécanismes sur lesquels il repose, peut permettre à la lutte d'être plus efficace. Ainsi Kropotkine défendra-t-il en 1913 l'idée que la méthode scientifique peut et doit être utilisée à des fins émancipatrices puisque « l'Anarchie représente une tentative d'appliquer les généralisations obtenues par la méthode inductive-déductive des sciences naturelles à l'appréciation des institutions humaines[6] ». En comprenant comment fonctionnent les institutions, en retraçant leurs origines et en exhumant leurs soubassements cachés, on peut d'une part les dénaturaliser et les désacraliser, montrer leur caractère arbitraire et, d'autre part, donner à ceux et celles qui luttent contre des outils pour les abattre. Cette incroyance

[5] On pourra trouver les archives de la Fédération jurassienne, organisatrice du Congrès de Saint-Imier, à l'International Institute of Social History, Amsterdam. De nombreux documents sont accessibles en ligne ici : <https://search.iisg.amsterdam/Record/ARCH00405/ArchiveContentList>.
[6] Pierre Kropotkine, *La science moderne et l'anarchie*, Antony, Tops/H.Trinquier, 2015 [1913].

fondamentale dans la sacralité des institutions rassemble anarchistes et scientifiques, les un·es et les autres entendant généralement s'appuyer sur une même conception de la réalité sociale, d'où toute transcendance (religieuse ou non) est absente[7]. Cela ne signifie pas nécessairement que les anarchistes envisagent la science comme une activité professionnalisée, organisée en un champ autonome, mais cela encourage à des pratiques d'enquête. Les fondateurs et fondatrices de l'anarchisme ont mené des recherches sur le fonctionnement de la société qu'ils et elles voulaient renverser, Proudhon en tête qui, le premier, conceptualise le mécanisme de la plus-value et de son appropriation illégitime par les capitalistes. Dans cette optique, le Congrès de Saint-Imier propose « de nommer une commission qui devra présenter, au prochain congrès, un projet d'organisation universelle de la résistance et des tableaux complets de la statistique du travail dans lesquels cette lutte puisera de la lumière » (4ème résolution) : il y a bien ici usage de la science – et pas n'importe quelle science d'ailleurs, la statistique, dont l'histoire est fortement liée à l'État, comme son nom l'indique[8] – mais cette science est subordonnée à l'objectif d'organiser la résistance. Si la science sociale n'est pas un moyen anarchiste privilégié pour organiser la société future, elle peut bien être une arme pour détruire la société présente.

Deuxièmement, les anarchistes peuvent avoir un intérêt pour les sciences sociales qui étudient les mécanismes de domination au sein des groupes militants eux-mêmes. En effet, une spécificité des anarchistes, là encore depuis les origines du mouvement, est de considérer que le fait d'être en lutte pour l'émancipation ne prémunit pas contre la reproduction des formes d'oppression à l'intérieur des groupes. La science est alors à double tranchant. D'un côté, elle peut représenter en soi un moyen de domination, celui des savants. C'est ce que décèle Proudhon chez Marx en lui refusant son concours, en 1846, pour l'établissement d'une organisation socialiste : il refuse d'« endoctriner le peuple », et l'enjoint de ne pas se poser « en apôtres d'une nouvelle religion ; cette religion fût-elle la religion de la logique, la religion de la raison » (Lettre du 11 mai 1846[9]). C'est ce que dénonce aussi Bakounine quand il écrit qu'« une société qui serait gouvernée par les savants aurait donc le gouvernement du mépris, c'est-à-dire le plus écrasant despotisme et le plus humiliant esclavage qu'une société humaine puisse subir », et serait au fond « une seconde édition du gouvernement des prêtres[10] ». Cette

7 Éric Dacheux, « Redécouvrir les liens entre science et anarchie pour penser l'indiscipline du chercheur et sa nécessaire responsabilité », *Hermès*, n 67, 2014, p.192–98.

8 Alain Desrosières, *La politique des grands nombres. Histoire de la raison statistique*, Paris, La Découverte, 1993 ; Michel Foucault, *Sécurité, territoire, population : cours au Collège de France, 1977-1978*, Paris, Gallimard Seuil, 2004.

9 *Correspondance de P.-J. Proudhon*, t. II, Paris, Librairie internationale A. Lacroix et Cie, 1875, p. 198-202.

10 Michel Bakounine, *Considérations philosophiques sur le fantôme divin, le monde réel et l'homme*, Genève, Entremonde, 2010 [1870], p. 42.

domination par la science est d'autant plus dangereuse que le socialisme s'est au départ constitué comme science sociale[11], alors qu'il entendait mobiliser des ouvriers, des travailleurs manuels, qui ne maîtrisaient pas toujours les savoirs formalisés des scientifiques et intellectuels de profession. Néanmoins, d'un autre côté, la science peut aussi jouer un rôle émancipateur au sein même des groupes, soit parce qu'ils peuvent être des lieux de formation et permettre aux ouvriers d'acquérir des savoirs qui leur seraient autrement inaccessibles, soit parce que la connaissance de la « micropolitique des groupes[12] » peut désamorcer les effets de domination qui y naissent, même et surtout lorsque les groupes se targuent de ne pas avoir de direction[13]. Certaines contributions de l'ouvrage montrent ainsi en quoi les sciences sociales peuvent fournir des outils théoriques pour les anarchistes, que ce soit la sociologie de la connaissance (E. SOMMERER), la philosophie politique française contemporaine (M. CERVERA-MARZAL) ou la sociologie française (P. CORCUFF).

Enfin, les anarchistes ont eu très tôt un intérêt pour l'étude des sociétés émancipées. Communautés égalitaires, pratiques d'entraide, sociétés sans État, sont au cœur des préoccupations d'une partie des anarchistes, au moins depuis les travaux de Pierre Kropotkine et sa découverte des mécanismes d'entraide parmi les peuples de Sibérie[14], et des analyses d'Elisée Reclus dans sa *Nouvelle Géographie Universelle* sur les communautés juives comme peuple sans État[15] ou sur les effets de la colonisation sur les formes d'organisation villageoises traditionnelles[16]. Alors que le socialisme dit utopique de Robert Owen, des saint-simoniens, de Charles Fourier ou d'Étienne Cabet reposait sur la création artificielle et volontaire de communautés fondées sur ce qu'ils appelaient la science sociale, la démarche est ici inverse. Il s'agit pour Kropotkine et Reclus (puis pour Pierre Clastres ou pour James Scott) de montrer que des sociétés fonctionnant selon les principes de l'anarchie existent déjà, qu'il est possible de les étudier et de comprendre comment elles se prémunissent de l'autorité, pour finalement s'en inspirer. Le rapport entre science et politique est presque inversé par rapport aux utopistes : la science ne vient pas fonder une politique émancipée, mais constater que celle-ci existe, et donc est possible, un peu de la même manière que l'anarchisme proudhonien a pu naître en

[11] Bruno Karsenti et Cyril Lemieux, *Socialisme et sociologie*, Paris, Editions de l'EHESS, 2017.
[12] David Vercauteren, *Micropolitiques des groupes : pour une écologie des pratiques collectives*, Paris, Éditions Amsterdam, 2018.
[13] Jo Freeman, « The tyranny of structurelessness", *Berkeley Journal of Sociology*, vol. 17, 1972, p. 151-164
[14] Renaud Garcia, *La nature de l'entraide : Pierre Kropotkine et les fondements biologiques de l'anarchisme*, ENS-Lyon, 2015.
[15] A ce sujet : Federico Ferretti, Philippe Malburet et Philippe Pelletier, « Elisée Reclus et les Juifs : étude géographique d'un peuple sans état », *Cybergeo : European Journal of Geography*, 2011.
[16] A ce sujet : Béatrice Giblin, « Elisée Reclus et les colonisations », *Hérodote*, n°117, 2005/2, p.135-152.

partie de l'observation des pratiques de solidarité du mutuellisme des canuts lyonnais[17]. D'une certaine manière, ces pratiques prouvent l'idée fondamentale de l'anarchisme (pour se débarrasser de l'oppression il faut en abattre les institutions) et donnent des clés pour la réalisation concrète de milieux libres dans le présent et pour proposer une éducation émancipatrice pour le futur – d'où l'importance des questions pédagogiques chez les libertaires[18].

**De l'anarchisme en sciences sociales**

Peut-être du fait de cette attitude qu'ont les anarchistes vis-à-vis de la science, sinon ambivalente en tout cas moins idolâtre que nombre de courants socialistes, la contribution des anarchistes à la construction de sciences sociales est souvent minorée. Pourtant, le socialisme scientifique, fondé sur l'analyse précise des mouvements économiques réels, est revendiqué par Proudhon bien avant d'être récupéré par Marx et Engels. Des militant·es anarchistes ont joué un rôle fondamental dans la formation des sciences sociales modernes : Elisée Reclus ou Léon Metchnikov et la géographie, Pierre Kropotkine et l'anthropologie, Louise Michel, Francisco Ferrer, Anna Mahé, Sébastien Faure ou Paul Robin et les sciences de l'éducation, Ebenezer Howard ou Colin Ward et l'urbanisme, Noam Chomsky et la linguistique, Patrick Geddes ou Murray Bookchin et l'écologie sociale… Les anarchistes ont largement contribué aux débats qui accompagnent la formation des sciences modernes : Michel Bakounine discute le positivisme d'Auguste Comte[19], Pierre Kropotkine questionne l'évolutionnisme social de Thomas Henry Huxley et Herbert Spencer[20], Nelly Roussel et Emilie Lamotte commentent l'analyse économique du contrôle des naissances de Thomas Robert Malthus[21]. De nombreuses branches des sciences sociales ont ainsi été profondément influencées par des personnes se revendiquant de l'anarchisme et des figures centrales des sciences sociales contemporaines continuent de le faire[22].

---

[17] Pierre Ansart, *Naissance de l'anarchisme : esquisse d'une explication sociologique du proudhonisme*, Paris, PUF, 1970.

[18] Irène Pereira (dir.), *Anthologie internationale de pédagogie critique*, Vulaines-sur-Seine, Le Croquant, 2019.

[19] A ce sujet, on peut par exemple lire la préface de Jean-Christophe Angaut à Michel Bakounine, *Considérations philosophiques sur le fantôme divin, le monde réel et l'homme*, Genève, Entremonde, 2011.

[20] Pour un développement détaillé, voir Renaud Garcia, *La nature de l'entraide. Pierre Kropotkine et les fondements biologiques de l'anarchisme*, Lyon, ENS Editions, 2015.

[21] Voir Céline Beaudet, *Les Milieux libres : Vive en anarchiste à la Belle Époque en France*, St-Georges-d'Oléron, Les Editions Libertaires, 2006 ; Anne Steiner, *Les En-dehors : anarchistes individualistes et illégalistes à la Belle époque*, Paris, L'Échappée, 2008.

[22] David Graeber, *Fragments of an Anarchist Anthropology*, Chicago, Prickly Paradigm Press, 2004 [trad. fr. *Pour une anthropologie anarchiste*, Montréal : Lux, 2006] ; James C. Scott, *Two Cheers for Anarchism: Six Easy Pieces*

Si les anarchistes peuvent avoir un rapport ambigu aux sciences sociales, peut-être alors que les scientifiques ont quelque chose à tirer de l'anarchisme. Cela ouvre trois séries de questions. Existe-t-il une pertinence de l'anarchisme pour les sciences sociales, et si oui sur quelles bases ? Certaines disciplines sont-elles plus propices à une affinité avec l'anarchisme que d'autres, et pourquoi ? Est-ce qu'il y a une manière spécifique de faire des sciences sociales en anarchistes, qui définirait un apport particulier des anarchistes aux sciences sociales ?

On l'a dit, les anarchistes ont parfois justifié leurs théories par la référence à des principes universels qui peuvent être partagés par des scientifiques, et qui témoignent d'une affinité parfois profonde. Ainsi, dans le texte de C. MACDONALD, l'anarchisme et l'anthropologie se rejoignent dans leur volonté de remettre en cause le modèle hégémonique d'une société de la concurrence pour lui préférer celui d'une société de la coopération. De même, pour E. SOMMERER, les liens entre anarchisme et sociologie de la connaissance se situent moins dans l'affirmation de l'existence de structures contraignant l'action et les identités sociales que dans leur vision partagée d'un monde contingent et dans la place que l'un et l'autre accorde à un individu-acteur qui a la liberté de rompre avec son environnement plutôt que le subir. Cette possible influence réciproque entre l'anarchisme et les sciences sociales est particulièrement visible s'agissant du constructivisme et des critiques poststructuralistes de l'essentialisme et de l'universalisme. On peut en effet constater l'importance des pensées anarchistes (notamment la tradition anarchiste individualiste) dans l'élaboration et le développement des théories queers et des féminismes déconstructionnistes et/ou intersectionnels qui ont, en retour, participé à transformer l'anarchisme[23]. Le post-anarchisme, qui tente de relire l'anarchisme à l'aune des pensées critiques postmodernes[24], témoigne de la fécondité du croisement entre perspective anarchiste et pratique des sciences sociales et ouvre la controverse sur ce qui doit constituer le fondement théorique de l'anarchisme[25]. Ces perspectives déconstructionnistes ou post-modernistes, construites dans le dialogue entre philosophie et sociologie, permettent en écho de réinterpréter l'histoire des anarchistes – à l'instar de ce que propose C. PAONESSA sur les anarchistes italiens en Egypte. Ce croisement

*on Autonomy, Dignity, and Meaningful Work and Play*, Princeton, Princeton University Press, 2012 [trad. fr. *Petit éloge de l'anarchisme*, Montréal : Lux, 2013].

[23] C.B. Daring, J. Rogue, Deric Shannon et Abbey Volcano, *Queering Anarchism. Addressing and Undressing Power and Desire*, Oakland, AK Press, 2012.

[24] Tomás Ibáñez, *Anarchisme en mouvement. Anarchisme, néoanarchisme et postanarchisme*, Editions Nada, 2014.

[25] Voir le numéro spécial de la revue de recherches anarchistes *Réfractions* consacré à cette controverse : « De Mai 68 au débat sur la postmodernité. Enjeux actuels de l'émancipation », n°20, mai 2008. Voir aussi Vivien Garcia, « Du postanarchisme au débat anarchiste sur la postmodernité », *Réfractions*, n°21, automne 2008, p.133-144 ;

permet ainsi de faire dialoguer la perspective anarchiste du pouvoir et l'analyse sociologique de la domination. De là, F. DUPUIS-DÉRI confronte les visions anarchiste et marxiste de l'histoire, la première se différenciant de la seconde sur sa conception d'un pouvoir situé dans une multitude de lieux de domination. Si l'anarchisme n'a pas eu besoin des sciences sociales pour apparaître historiquement, certaines affinités, notamment dans la mise en question de la naturalité des rapports de pouvoir, ont amené l'anarchisme à transformer les sciences sociales, et à en être réciproquement modifié.

Est-ce que cela signifie pour autant que les sciences sociales sont uniformément en affinité avec l'anarchisme ? Les contributions présentées dans cet ouvrage semblent plutôt témoigner que certaines disciplines se prêtent mieux, par leur objet et leur méthode, à une approche anarchiste : celles qui vont dans le sens d'une dénaturalisation de l'Etat, celles qui accordent de l'importance à une pluralité d'organisations possibles, y compris sans État. Pour G. DE GRACIA, P.-A. JARILLOT et C. MACDONALD, l'anthropologie apparaît donc comme une discipline majeure des sciences sociales anarchistes : on trouve l'explication dans la pratique scientifique de l'anthropologue en tant que telle, qui consiste à passer outre les distances géographiques, sociales et politiques. Au contraire, d'autres sciences sociales semblent plus hermétiques[26] : rares sont en effet les sociologues ou les historiens qui se revendiquent d'une perspective anarchiste. Est-ce lié à la structuration académique de la discipline ou à des propriétés intrinsèques de ces sciences sociales ? D'une part l'anarchisme semble se heurter aux disciplines, comme la sociologie historique du politique, qui ont construit leur légitimité dans et par l'analyse du fait étatique, considérant la construction de l'État comme objet principal et passage obligé de la modernité politique. D'autre part, l'anarchisme semble également difficilement compatible avec une analyse structuraliste qui met en question la validité même de l'idée d'un sujet individuel libre. Les contributions de M. CERVERA-MARZAL ou F. DUPUIS-DÉRI amènent à voir que l'anarchisme, tourné vers la question de la nature humaine et de la liberté individuelle, semble *a priori* un cadre d'analyse moins compatible avec les sciences sociales que le marxisme.

Se pose alors la question de savoir ce que permet de voir un point de vue anarchiste (donc a-étatique) sur le social et le politique. Le lien établi par le marxisme entre science économique et projet de transformation sociale est caractéristique du matérialisme historique.

[26] Il convient néanmoins de se demander s'il s'agit d'un déficit de travaux plutôt que d'un problème d'objet ou de méthode. En effet, même la sphère du droit peut être investie par une approche anarchiste, comme en témoignent les travaux de Thom Holterman : voir par exemple *L'anarchisme c'est réglé ! Un exposé anarchiste sur le droit*, Lyon, Atelier de création libertaire, 2013.

La sociologie partage des affinités historiques et théoriques avec le socialisme réformiste[27]. Analyser les faits sociaux dans une perspective anarchiste se distingue de ces autres courants de pensée. Si on a pu parler, à la suite de Paul Feyerabend, d'anarchisme épistémologique pour qualifier le scepticisme radical vis-à-vis des prétentions explicatives de la science, les contributions de l'ouvrage questionnent l'existence d'une méthodologie anarchiste, d'une épistémologie anarchiste, voire même d'un paradigme anarchiste pour les sciences sociales. Cette perspective anarchiste des sciences sociales s'oppose d'abord à l'individualisme méthodologique en postulant que les décisions ne sont jamais calculées en abstraction de la société et de la culture : l'être humain des anarchistes est avant tout social, et c'est justement parce que les institutions peuvent l'influencer, y compris à son insu, qu'il peut y avoir aliénation et oppression. Si l'anarchisme accorde une place à la raison, c'est comme objectif à atteindre, et non comme une donnée permettant de penser les conduites humaines dans la société présente. L'anarchisme s'extraie également du marxisme sociologique et de la pensée gramscienne de l'hégémonie, en analysant la lutte et l'organisation quotidienne des subalternes comme des résistances discrètes, cachées, à la domination. L'anarchisme s'oppose ainsi au marxisme sur la croyance dans la capacité d'action des dominés. Des anthropologues anarchistes comme Pierre Clastres sur le fonctionnement des sociétés amazoniennes[28], David Graeber sur la mémoire des descendants d'esclaves de Madagascar[29], ou James C. Scott sur la résistance des paysans malaisiens et des peuples nomades[30], ont montré comment l'anthropologie permet de décentrer le regard hors ou à côté des structures politiques et étatiques pour comprendre ce qui se joue, politiquement et socialement, dans des communautés d'individus constituées en sociétés. Réfléchir à l'absence d'État et aux formes de sa contestation permet de mieux révéler les formes d'organisation infra-étatique. Cela conduit à s'intéresser à des zones interstitielles, comme les montagnes de la Zomia[31] ou les « Zones d'autonomie temporaires[32] », qui existent en dehors de l'État. S'extraire de l'État invite également à s'intéresser à des communautés transnationales qui fuient le contrôle des États, qui se constituent sur une base non pas nationale mais idéologique ou politique. Sans rejeter l'importance des structures de domination dans la

27 Francesco Callegaro, *La science politique des modernes : Durkheim, la sociologie et le projet d'autonomie*, Paris, Economica, 2015 ; Francesco Callegaro and Andrea Lanza (dir.), *Incidence, 11. Le sens du socialisme : histoire et actualité d'un problème sociologique*, Paris, Le Félin, 2015.
28 Pierre Clastres, *La Société contre l'État. Recherches d'anthropologie politique*, Paris, Minuit, 2011 [1re éd. 1974].
29 David Graeber, *Lost People. Magic and the Legacy of Slavery in Madagascar*, Bloomington, Indiana University Press, 2007.
30 James C. Scott, *La Domination et les arts de la résistance*, Paris, Amsterdam, 2009.
31 James C. Scott, *Zomia ou l'art de ne pas être gouverné*, Paris, Seuil, 2013.
32 Hakim Bey, *TAZ. Zone autonome temporaire*, Paris, Éditions de l'Éclat, 1997.

compréhension du fonctionnement politique, social et économique, envisager des organisations autonomes hors de l'État révèle des vies politiques alternatives, régies par des normes non-hégémoniques. Ces objets offrent ainsi une prise nouvelle pour penser le lien entre État, nation et capitalisme, et pour aborder les institutions par le prisme des phénomènes « infrapolitiques », qui ne sont pas désignés comme politiques, qui n'ont pas d'existence publique et visible, mais qui ont des enjeux et des conséquences sur les relations de pouvoir et le fonctionnement des sociétés. Plus largement, on peut trouver dans les *subaltern studies* (ou études subalternes[33]) des affinités certaines avec la perspective anarchiste : elles reprennent certes la perspective gramscienne de la subalternité, mais sans limiter la résistance des subalternes à une potentialité qui devrait encore éclore. Elles rejoignent ainsi une perspective anarchiste sur la domination qui consiste à dire que la résistance des subalternes est partout présente, et s'exprime dans des formes qui, si elles n'apparaissent pas comme immédiatement révolutionnaires, sont néanmoins une remise en cause du pouvoir. Cela conduit à repenser le lien entre domination et hégémonie, et à affirmer qu'il existe une pensée, une culture et une conscience subalterne qui résiste à la domination matérielle. Les contributions de cet ouvrage montrent qu'articuler les pensées anarchistes aux sciences sociales permet de renouveler les modèles théoriques d'analyse du social et du politique : repenser les communautés sociales (C. MACDONALD) et les relations conjugales (M. TILLOUS), alimenter l'analyse des répertoires d'action en révélant les formes infrapolitiques de désobéissance (A. LENDARO), dévoiler la complexité des rapports sociaux et l'intersection des dominations (C. PAONESSA) ou encore remettre en question la perspective évolutionnaire (P.-A. JARILLOT sur l'analyse des sociétés ou F. DUPUIS-DÉRI sur l'analyse de l'histoire). La perspective anarchiste permet ainsi de repenser les sciences sociales à partir des marges.

**Enjeux de la production des sciences sociales anarchistes**

Il existe donc des liens possibles, voire des affinités, entre certaines approches en sciences sociales et certains aspects de l'anarchisme, ouvrant la possibilité d'influences réciproques. Mais l'anarchisme, comme d'ailleurs les sciences sociales, est avant tout une

[33] Dont les ouvrages fondateurs sont, entre autres : Sumit Sarkar, *The Swadeshi Movement in Bengal, 1903-1908*, Delhi, People's Publishing House, 1973 ; Ranajit Guha, *Elementary Aspects of Peasant Insurgency in Colonial India*, Dehli, Oxford University Press, 1983 ; Gayatri Chakravorty Spika, *Can the Subaltern Speak ?*, Basingstoke, Macmillan, 1988 ; Dipesh Chakrabarty, *Provincializing Europe : Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton University Press, 2000 ; Partha Chatterjee, *The Politics og the Governed. Reflections on Popular Politics in Most of the World*, Columbia University Press, 2004.

pratique et non un dogme. Penser des sciences sociales anarchistes ou en anarchistes ne peut donc faire l'économie d'une réflexion sur la production, forcément collective, de ces sciences sociales, sur les canaux de leur diffusion, et aussi sur leur public. Si les sociologues s'adressent plutôt à l'Etat réformateur, les marxistes aux syndicats et aux partis, à qui s'adresserait une science sociale anarchiste ?

La question de la diffusion des savoirs anarchistes se pose d'autant plus que les anarchistes et les mouvements anarchistes sont aussi moins étudiés par les sciences sociales. Ils sont par exemple largement absents de la sociologie des mouvements sociaux : aucun article ne leur a été consacré dans le premier journal en langue anglaise consacré à l'étude des mobilisations, *Mobilization*, depuis sa première parution en 1997[34]. Les sociologues des révolutions (B. Moore, T. Skocpol, P. Sorokin) ont également « oublié » l'anarchisme et la participation des anarchistes aux mouvements révolutionnaires. Cette absence témoigne de la vision qu'ont les sciences sociales académiques de l'organisation collective : centralisée et hiérarchisée, souvent orientée vers l'action réformiste et non-violente, ou sur l'action révolutionnaire d'inspiration marxiste-léniniste. Si la situation tend à évoluer depuis les deux dernières décennies, les travaux scientifiques sur l'anarchisme ont longtemps eu du mal à trouver leur place dans les maisons d'édition académiques. Exemple de cette lente évolution, si les éditions La Découverte, centrales pour la diffusion au grand public des ouvrages de sciences sociales critiques, republient régulièrement *Ni Dieu ni Maître : anthologie de l'anarchisme* de Daniel Guérin (anciennement au catalogue des éditions Maspero dont la Découverte est issue), ce sont surtout ces dernières années qu'elles ont commencé à diffuser des ouvrages d'inspiration anarchiste ou sur l'anarchisme : *L'homme et la Terre* d'Elisée Reclus en 1998, un choix d'œuvres de Kropotkine en 2001, les *Mémoires* de Louise Michel en 2002 et 2015, *Les bannières de la révolte : anarchisme, littérature et imaginaire anticolonial* de Benedict Anderson en 2009, un ouvrage de la collection Repères sur *L'anarchisme* par Edouard Jourdain en 2012, *Léo Ferré, toujours vivant* de Pascal Boniface en 2018 et *Homo Domesticus* de James Scott en 2019. Plus largement, les théoriciens classiques de l'anarchisme suscitent peu l'intérêt des éditions non anarchistes. Les auteurs anarchistes non francophones sont publiés en français par des éditions libertaires (Emma Goldman à L'Échappée, Rudolf Rocker chez Libertalia, William Godwin, Murray Bookchin ou John P. Clark à l'Atelier de Création Libertaire) ou dans

[34] Dana Williams, *Black Flags and Social Movements. A Sociological Analysis of Movement Anarchism*, Manchester University Press, 2017, p. xi.

des maisons d'édition de sciences sociales engagées (David Graeber aux Liens qui Libèrent ou Murray Bookchin à Agone).

Si l'hégémonie du marxisme à l'université a longtemps été une des raisons de cette l'absence de reconnaissance académique des anarchistes dans la production des sciences sociales, les marxistes jouent aujourd'hui un rôle plus ambivalent. On observe en effet un intérêt croissant des réseaux de recherche marxistes pour l'anarchisme, qui contribue à leur diffusion en France. La revue *Contretemps* (créée en 2001) organise en 2002 un colloque sur « Marxistes et libertaires d'hier et d'aujourd'hui » dont les actes sont publiés dans un numéro spécial l'année suivante, la revue *Actuel Marx* publie un numéro spécial sur « L'anarchisme, cet autre socialisme » en 2019. Cela traduit une volonté initiée par certains membres de la Ligue communiste révolutionnaire, puis surtout du Nouveau parti anticapitaliste, de créer des espaces de rencontre entre marxistes et libertaires. C'est cette volonté que l'on retrouve dans la fondation de la Société Louise Michel par Daniel Bensaïd et Samuel Johsua en 2009 ou la publication d'*Affinités révolutionnaires. Nos étoiles rouges et noires* par Olivier Besancenot et Michael Löwy en 2014. Cette curiosité des marxistes anti-autoritaires rend d'autant plus nécessaire la production d'une analyse anarchiste de l'anarchisme, à laquelle cet ouvrage entend participer.

En effet, si l'on considère que les savoirs eux-mêmes, en particulier en sciences sociales, sont imbriqués dans des relations de pouvoir, il est nécessaire de réfléchir à ce qui pourrait constituer une stratégie et une pratique anarchistes des savoirs. Il n'y a pas nécessairement de contradiction entre la façon de faire de la science en universitaire et en anarchiste, que ce soit dans les réflexions sur les dispositifs de co-construction de la science, sur les formes d'une évaluation qui n'est pas bureaucratique mais horizontale, sur la défense de l'expression critique et de la discussion dans la production du savoir. Néanmoins, la question se pose de savoir comment articuler l'idée d'un savoir émancipateur avec une critique des effets d'oppression des savoirs scientifiques, d'autant plus grands lorsqu'ils sont construits et utilisés comme des moyens de contrôle étatique ou de conquête impérialiste. En tant qu'ils mettent en question le partage entre les savants et les profanes, les dispositifs anarchistes de diffusion des savoirs et les critiques anarchistes des sciences ouvrent la voie à une interrogation plus générale sur ce que serait une politique scientifique anarchiste, en vue de construire une science autogérée. Les anarchistes ont toujours mesuré l'importance de proposer et de diffuser une analyse du monde et de ses concepts, ce dont témoigne par exemple le projet encyclopédique de Sébastien Faure

(*L'Encyclopédie anarchiste*, publiée en quatre volumes entre 1925 et 1934[35], et aujourd'hui actualisée sous la coordination de Hugues Lenoir et Pierre Sommermeyer[36]). Dans une perspective anarchiste, il n'est pas possible de se satisfaire de la défense des dispositifs étatiques de création et de diffusion des savoirs, en premier lieu de l'université. Il n'existe pas, d'un point de vue anarchiste, une opposition entre université étatique publique et marchandisation des savoirs, mais bien une continuité, voire une alliance. En tant que lieux de (re)production des dominations, servant tout autant l'utilitarisme capitaliste (ce qu'incarne le processus de Bologne, entamé en 1998 en vue de construire un « espace européen de l'enseignement supérieur ») que le monopole étatique de production et de distribution de la légitimité culturelle, les institutions universitaires n'apparaissent pas – ou plus – pour certain.es intellectuel.les anarchistes comme propices à l'élaboration de savoirs autonomes des pouvoirs politiques et économiques. D'autres espaces et moyens de production et de diffusion des savoirs, hors de l'emprise de l'État et du capitalisme, sont alors pensés et créés : les universités populaires, les brochures et les fanzines, les débats et conférences organisés dans les lieux militants autogérés, les revues (comme *Réfractions*), la traduction et l'édition de textes anarchistes, ou encore les sites internet et les *hackerspaces*. La question se pose donc des manières d'amener l'anarchi(sm)e à l'université, et c'est aussi dans cette optique que cet ouvrage s'est constitué. Au moment du colloque dont il rassemble les actes, l'université de Lille connaissait une occupation étudiante contre Parcoursup et en solidarité avec des étudiant·es de Montpellier, agressé·es par des groupes fascistes avec la complicité de l'administration. À l'invitation des personnes mobilisées, nous avons tenu la deuxième journée de ce colloque, en leur présence et avec leur participation, dans l'amphithéâtre occupé. S'il doit se développer une recherche universitaire en sciences sociales sur l'anarchisme, cela ne pourra se faire qu'en tirant notre énergie de la combativité, toujours renouvelée, de ceux et celles qui luttent pour leur émancipation, dans les facs comme ailleurs.

[35] Sébastien Faure (dir.), *Encyclopédie anarchiste*, Limoges, E. Rivet, 1934.
[36] On peut la trouver en ligne à cette adresse : <http://www.encyclopedie-anarchiste.xyz/>.